

Supplément au SOP n° 317, avril 2007

LE RÔLE DU CHRÉTIEN FACE AU MONDE

Communication de Michel ELTCHANINOFF,
agrégé de philosophie, membre de l'ACER – MJO,
présentée au 3^e Festival de la Jeunesse Orthodoxe

suivie de

L'ISLAM, LA SOCIÉTÉ ACTUELLE, OCCIDENT ET ORTHODOXIE

Réflexions et questions des participants,
entretien avec Michel ELTCHANINOFF

**Service orthodoxe
de presse et d'information**
14, rue Victor-Hugo
92400 COURBEVOIE
Tél. 01 43 33 52 48
Fax 01 43 33 86 72

*Abonnements :
Voir en dernière page*

Le SOP informe ses lecteurs sur la vie de l'Église orthodoxe en France et dans le monde, et fournit une réflexion sur l'actualité. Il n'est pas responsable des opinions exprimées dans son bulletin. L'ensemble des textes qu'il publie peuvent être cités avec l'indication de la source : SOP. Par contre, aucun texte ne peut être reproduit, de quelque manière que ce soit, sans l'accord explicite de la rédaction. Placé sous les auspices de l'Assemblée des évêques orthodoxes de France, ce service est assuré par la Fraternité orthodoxe en Europe occidentale.

Document 317.B

(ancienne numérotation : 311.B)

3^e festival de la jeunesse orthodoxe

7-10 septembre 2006

Née à l'initiative d'un petit groupe de jeunes qui, à l'occasion de plusieurs manifestations organisées par Syndesmos, la fédération mondiale de la jeunesse orthodoxe, en sont venus au constat que les jeunes orthodoxes habitant une même ville ne se connaissent que trop peu entre eux, cette rencontre, organisée avec la bénédiction de l'Assemblée des évêques orthodoxes de France, se proposait de faire se rencontrer des jeunes d'origines et de diocèses différents, de susciter des débats et des échanges dans une ambiance festive et chaleureuse, tissant entre eux des liens d'amitié et de fraternité et manifestant par là même l'unité profonde de l'Église (SOP 311.7-9).

Ce projet s'inscrit dans l'esprit même de certains mouvements comme la Fraternité orthodoxe en Europe occidentale, Syndesmos, la JOM (Jeunesse orthodoxe du Midi), l'ACER-MJO (Action chrétienne des étudiants russes – Mouvement de jeunesse orthodoxe), ainsi que de nombreuses paroisses. Le 1^{er} festival avait été organisé à l'abbaye de l'Ouyë, près de Dourdan (Essonne), en mai 2003 (SOP 279.1) ; le 2^e, en septembre 2004, avait pris la forme d'une marche-pèlerinage vers la basilique de Vézelay (Yonne) (SOP 291.18).

« **Réveiller le monde** ». Réflexion préparatoire au festival : « Éveille-toi, toi qui dors », « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger » : vivre auprès des pauvres, L'Église, cœur du monde, Témoigner de l'Évangile à travers l'œuvre d'art. Textes bibliques, patristiques, liturgique. Personnalités et auteurs contemporains. Un dossier de 14 pages disponible au SOP – *Supplément* 317.A, 3,05 € franco.

Contact : Jeunesse orthodoxe, 57, rue Sarrette, 75014 Paris,
tél. 01 45 32 89 99, e-mail : jeunesseorthodoxe@free.fr

<http://jeunesseorthodoxe.free.fr>

LE RÔLE DU CHRÉTIEN FACE AU MONDE

Communication de Michel ELTCHANINOFF

Il y a quelques semaines, vous m'avez invité à parler du thème de ce Festival, autour de la formule « Réveiller le monde ». À vrai dire, j'étais un peu ennuyé par cette formule. Non par coquetterie, mais parce que je me disais : « pour réveiller le monde, encore faut-il que le monde soit endormi ». Et peut-être est-ce nous qui devons être réveillés par le monde ? Enfin, je me suis dit : c'est une formule ambitieuse, c'est le Festival de la jeunesse orthodoxe, donc pourquoi ne pas évoquer avec vous ce thème du monde, et du monde d'aujourd'hui.

Pas d'un point de vue théologique, parce que j'en suis parfaitement incapable : moi, j'enseigne la philosophie, donc je m'intéresse aux idées, etc., mais je suis très mauvais en théologie... Plutôt essayer de comprendre comment nous, orthodoxes français, ou orthodoxes de France, ou parlant français, venus d'horizons très divers – disons : orthodoxes français, pour simplifier les choses – comment nous comprenons, agissons, vivons dans un monde que, par ailleurs, nous voyons évoluer de manière extrêmement rapide, et de manière de plus en plus complexe.

Donc, je voudrais centrer cette intervention sur ces transformations du monde, vues de France, vues certes par *un* orthodoxe français, mais vues également par *des* orthodoxes français dans leur diversité.

Comme vous le voyez par mon nom, je suis d'origine russe, issu de ceux qui ont émigré de Russie juste après la révolution. J'appartiens à un mouvement que j'aime énormément, l'Action chrétienne des étudiants russes. Vous m'excuserez si parfois je ne peux pas évoquer toutes les problématiques : je viens d'où je viens, j'essaie d'être le plus ouvert possible, mais évidemment il y aura peut-être des choses que je dirai et qui ne correspondront pas à votre expérience. Et ce sera sans doute un des objets de la discussion qui va suivre mon intervention.

Un monde de plus en plus difficile à appréhender

La notion de monde, on peut la voir bien sûr d'un point de vue théologique : c'est un concept théologique très important. On peut aussi en parler d'un point de vue philosophique, et donc, essayer d'établir des passerelles entre ces deux cadres. On peut aussi simplement parler du monde tel qu'il est et tel qu'il se transforme.

Ce que je voudrais dire d'abord, c'est qu'il faut réfléchir à ce qu'est le monde d'aujourd'hui, tout simplement, pour pouvoir s'y engager. Pour pouvoir y agir en tant qu'orthodoxes français – et c'est notre tâche – il faut d'abord essayer de le comprendre. Or, depuis vingt ans, je crois que tout a changé. Il y avait alors des clivages traditionnels : par exemple, en politique, la droite et la gauche ; en économie, le système capitaliste et le système communiste ou socialiste ; dans le domaine religieux, croyants ou incroyants ; dans le domaine international, la guerre et la paix – on savait exactement ce qu'étaient la guerre et la paix ; et on pourrait dire aussi que du point de vue esthétique, le beau et le laid étaient des polarités importantes.

J'ai le sentiment que, *depuis vingt ans, ces clivages traditionnels s'estompent, s'effacent et que le monde par ce fait est de plus en plus difficile à appréhender.* Bien sûr, on pourrait le regretter. Certains le regrettent. On peut essayer de revivre les luttes ou les clivages du passé. Moi, je pense qu'il vaut mieux essayer de regarder ce monde complexe en face, d'essayer de le comprendre, pour pouvoir éventuellement agir.

Pourquoi est-ce que je vous dis que le monde depuis vingt ans a changé ? Tout simplement parce que de 1945 au milieu des années 80, il y avait dans le monde un équilibre politique qui était instable, certes, mais qui a tenu 40 ans, sans grand conflit mondial. Dans le monde il y avait deux systèmes bien identifiés : d'un côté, ce qu'on appelait le monde libre, pour ceux qui étaient partisans évidemment de ce monde, c'est-à-dire démocratique et capitaliste ; et de l'autre côté, le monde communiste avec d'énormes pays, d'énormes puissances, comme l'Union soviétique, et la Chine, sans parler de ce que certains auteurs ont appelé « l'Europe kidnappée », c'est-à-dire cette partie de l'Europe, centrale et orientale, qui avait été mise de force dans le giron soviétique. La situation était violente, brutale, mais elle avait le mérite de la clarté. Bien sûr, c'est toujours plus compliqué qu'on ne le pense : il y avait des communistes et des protestataires en pays démocratiques et capitalistes. Du côté communiste, c'était beaucoup plus difficile d'être contestataire. Mai, il y avait, disons, une sorte de stabilité entre deux ennemis.

Cette situation par ailleurs concernait beaucoup les orthodoxes, de manière factuelle, puisqu'une partie du monde orthodoxe, notamment les Russes, vivait sous un régime qui était officiellement et pratiquement athée. Ainsi, je me souviens, par ma famille, que beaucoup d'orthodoxes français, il y a vingt ans, trente ans, critiquaient le régime soviétique, critiquaient un régime athée qui essayait d'imposer une pseudoscience de la société et de l'histoire. Ça n'empêchait pas d'autres orthodoxes français de porter un regard critique sur le système consumériste, individualiste, qui prévalait – et qui prévaut de plus en plus – en Occident. Mais c'était une période où, finalement, on était face à ces deux grands systèmes. C'était aussi une grande période, les années 60-70, de dialogue interconfessionnel, et de création d'une orthodoxie française.

Depuis 1991, vous le savez, le système communiste s'est effondré. Dans l'effondrement du système communiste, la religion – mais on pourrait en discuter – a joué un rôle. On connaît l'influence du pape Jean-Paul II sur le début de cet effondrement, qui a commencé en Pologne dans les années 1980. On sait aussi qu'en Russie, la perestroïka, pendant que l'on commémorait le millénaire du baptême de la Russie, a été l'occasion de baptêmes en masse de jeunes Russes qui retrouvaient l'Église orthodoxe. Cet effondrement du système soviétique a donc été vécu comme une grande joie, parmi beaucoup d'orthodoxes français. Un système totalitaire, un système ouvertement et activement antichrétien s'effondrait, et une partie du monde orthodoxe, et tout particulièrement le monde orthodoxe russe, ressuscitait après des dizaines d'années de persécution.

Mondialisation et communautarisme

Depuis, et c'est là où je veux en venir, la situation s'est un peu brouillée. Le communisme a pratiquement disparu, le capitalisme sous sa forme plus ou moins libérale s'est installé, jusqu'en Chine, en augmentant les inégalités sociales, les processus de désintégration sociale, la ghettoïsation. *La mondialisation des communications et des échanges est venue changer notre vision du monde. Et notre vision de notre place dans le monde.* Par ailleurs, de nouvelles tensions sont apparues. Ces tensions portent d'ailleurs souvent sur des domaines qui se rapportent à la religion ;

notamment le fanatisme religieux, et la forme la plus extrémiste du fanatisme religieux qu'est le terrorisme islamiste, sa manifestation la plus visible.

Autre transformation du monde depuis vingt ans, on dit souvent que nos sociétés développées sont de plus en plus individualistes. C'est vrai, mais j'essaierai de le dire de manière plus précise : dans nos sociétés contemporaines avancées, on pourrait dire que chacun a son propre monde. Il y a des groupes qui apparaissent. On appelle ça parfois des tribus, des clans, des ghettos, où les gens vivent en circuits fermés – avec leur propre monde, leurs habitudes, leurs réseaux, comme on dit aujourd'hui.

Bref, on a l'impression que de plus en plus dans nos sociétés actuelles, les nôtres, en tous cas dans les sociétés occidentales, « le monde » ne veut plus dire grand-chose. On parle de l'international, des relations internationales, mais finalement je me demande si la grande évolution ce n'est pas justement cette idée qu'il y aurait des mondes multiples. Alors, ces mondes multiples, ils peuvent dialoguer, ils peuvent bien s'entendre, et malheureusement ils peuvent aussi s'ignorer, et plus malheureusement encore ils peuvent aussi se combattre. C'est ce qu'on peut appeler le communautarisme : quand des gens finalement ne se sentent bien qu'entre eux et ne se sentent plus appartenir soit à une nation, soit à un monde commun.

C'est un problème politique, vous le savez. Bientôt il y aura des élections présidentielles en France, et on va parler de tout ça. Et nous, en tant que citoyens, enfin ceux qui sont citoyens français parmi nous, nous sommes concernés par ces problèmes. C'est-à-dire : est-ce qu'on peut recréer une communauté plus large que les petites communautés ? C'est aussi un problème religieux, parce que, quand on dit qu'il faut réveiller le monde, qu'on doit réveiller le monde, cela suppose qu'il y ait un monde. Mais ce monde, il faut le trouver, il faut le créer. Et je pense que c'est notre rôle aussi que d'essayer de l'embrasser, ce monde, au lieu de se perdre dans des micromondes.

Alors, cette situation nouvelle, que je n'ai évidemment évoquée qu'à grands traits – et je pense qu'il faut compléter ce que j'ai dit –, cette situation nouvelle finalement nous concerne tout autant que la situation précédente concernait la génération qui nous a précédés, nos pères et nos grands-pères. Mon père a beaucoup fait pour aider les croyants en ex-URSS, dans le schéma que je décrivais tout à l'heure. Je pense qu'aujourd'hui il y a des phénomènes, des problèmes, qui nous touchent tout autant, qui sont tout autant importants pour nous, orthodoxes de France.

De plus, ce qui est intéressant, c'est que souvent ces problèmes nouveaux touchent au religieux. Le thème de la religion, du religieux, des croyants, de la foi – évidemment ces différences sont importantes – pénètrent de plus en plus dans le champ politique. Ce matin même j'ai fait une petite enquête parmi mes nouveaux élèves de terminale, en philo. Je leur ai demandé quels étaient les thèmes qui les intéressaient le plus. Eh bien ! le thème qui revenait le plus souvent était la religion. Évidemment, c'était la religion parce qu'on entend parler des conflits interreligieux, et parce qu'on connaît le problème du fanatisme. C'est aussi la religion, parce que la France laïque et républicaine d'hier s'est un peu délitée, elle est un peu mal à l'aise ces temps-ci, et donc le tabou de la religion dans le champ public est en train de bouger un peu...

La place de la religion dans nos sociétés

Je voudrais maintenant évoquer quelques problèmes, quelques difficultés, qui, je l'espère, pourront alimenter notre réflexion et notre discussion. *Le premier problème, c'est le débat sur la place de la religion dans nos sociétés.* Je vais vous dire mon sentiment personnel : en France, depuis à peu près cinq ans, on veut nous faire croire qu'entre le *Da Vinci code* d'un côté, et le *Traité d'athéologie* de Michel Onfray de l'autre, il n'y a pas de place pour la religion.

Vous connaissez le *Da Vinci code* : c'est une interprétation, un peu délirante, d'ailleurs absolument pas nouvelle, du christianisme. Il appartient à cette mode de regarder la religion d'une manière non conventionnelle, non traditionnelle, voire non ecclésiale. C'est aussi la mode des religions exotiques, du bouddhisme, il y a déjà pas mal de temps, dans les pays occidentaux, du New Age, de la médecine traditionnelle, d'interprétations plus ou moins délirantes ou libres du christianisme.

Le point commun de ce mouvement social, car je pense que c'est un mouvement social, c'est la critique du dogme, des rites et au fond, des Églises. Aujourd'hui, pour ceux qui s'interrogent sur la foi, sur ce qu'il y a après la mort, sur l'existence de Dieu, il y a une sorte de répugnance a priori pour tout ce qui est Église. Église signifie embrigadement, perte de liberté, etc. Donc il y a une sorte de défiance vis-à-vis des Églises, des dogmes et des rites.

Contre ce mouvement de spiritualité un peu diffuse, il y a ces temps-ci une sorte de contre-attaque rationaliste. Un des porte-parole de cette contre-attaque est un philosophe, Michel Onfray. Vous le connaissez sans doute. Il a écrit un livre qui a fait du bruit en France, qui a été lu par beaucoup de gens. Ça s'appelle le *Traité d'athéologie*. Je trouve ce livre d'une malhonnêteté intellectuelle terrible. C'est une charge violente, très polémique, contre toutes les religions. Je ne sais pas si vous vous rappelez la quatrième de couverture, c'est : « Les trois monothéismes, animés par une même pulsion de mort généalogique, partagent une série de mépris identiques : haine de la raison et de l'intelligence, haine de la liberté, [...] haine de la vie, haine de la sexualité, des femmes et du plaisir, haine du féminin ; haine des corps, des désirs, des pulsions », etc. En fait, on a l'impression que nous assistons à un sursaut rationaliste antireligieux, qui est en train de naître en France.

Et il y a aussi des philosophes comme Luc Ferry, un penseur très intéressant par ailleurs, qui essaie de créer une religion sans Église, en disant qu'à l'âge de la sécularisation, c'est-à-dire dans nos sociétés où de moins en moins de gens vont à l'église, il serait possible de toucher l'essentiel de la religion, à savoir des interrogations métaphysiques, sans qu'il y ait besoin d'une Église. Finalement, à quoi bon l'Église, à quoi bon les églises, à quoi bon les sacrements ? Bref, je pense que nous sommes dans une situation qui est fautive, et du point de vue de la vérité, de ce qu'est la religion, et a fortiori de ce qu'est notre foi à nous.

**Notre chance, c'est notre théologie :
non pas mépris de la réalité et fuite du monde,
mais transfiguration et ecclésialisation**

Je pense par ailleurs, que nous, orthodoxes de France, nous avons la possibilité de répondre sans complexe à ces attaques, qui viennent un peu des deux côtés : d'un côté, de ceux qui entendent se passer de l'Église, de l'autre, de ceux qui détestent tout ce qui est religieux. En effet, notre théologie est si riche, elle s'est tellement développée en

France depuis un siècle, que nous pouvons, nous, comprendre et essayer de faire comprendre aux autres – parce que bien heureusement, nous vivons avec les autres et non en circuit fermé – que les rites, les sacrements, la vie liturgique, sont consubstantiels à la foi chrétienne. C'est sa manifestation, son incarnation dans la beauté et dans la lumière du Christ.

Notre théologie met l'accent sur le lien mystique, qui peut nous relier, à travers la prière, à travers les sacrements, aux énergies divines. En même temps, notre foi n'est pas irrationnelle. Ce qui est mystique n'est pas forcément irrationnel. L'orthodoxie n'est pas une croyance séduisante et exotique. C'est notre conception de la foi chrétienne, en la sainte Trinité. Le christianisme orthodoxe ne fait pas mépriser le réel, fuir le monde tel qu'il est, mais je pense qu'il nous permet au contraire de le transfigurer, d'y voir la Création, la magnifique création du Père, le visage du Fils et le souffle de l'Esprit.

En plus, l'orthodoxie n'est pas uniforme, et votre présence le démontre. L'orthodoxie se vit dans l'unité par la diversité. Tous les pays dont nous sommes tous issus, lointainement ou de manière plus proche, le démontrent. Cette diversité nous impose évidemment un devoir de respect les uns envers les autres.

Mais je pense que notre théologie, notre foi telle que nos Pères nous l'ont transmise ou telle que nous l'avons découverte ou redécouverte nous-mêmes, nous donne les armes de voir que ce conflit entre pseudomysticisme et rationalisme est un faux conflit. Et que nous avons vraiment les armes pour répondre avec la beauté de notre liturgie et avec la grandeur de notre théologie.

Bref, j'ai envie de dire qu'on a de la chance : une petite communauté orthodoxe, en terre française, qui a connu une ébullition théologique exceptionnelle depuis un siècle, doit se faire entendre pour dire aux uns que la mystique existe dans le cadre de la Tradition et dire aux autres que la mystique n'est pas la négation de la raison.

Je vous l'ai dit, je suis issu d'un mouvement, l'Action chrétienne des étudiants russes, dont la devise était « l'écclésiatisation de la vie », l'idée selon laquelle on n'a pas vraiment de séparation, ou en tous cas il faut essayer d'estomper un peu cette séparation, entre ce qui se passe à l'intérieur de l'Église, et ce qui se passe à l'extérieur de l'Église. Ça signifie d'aller vers la société, ne pas mépriser ce qui se passe, ne pas mépriser les autres, mais leur parler, essayer de les comprendre, essayer de trouver le langage qui nous permettrait de transmettre notre foi.

Avoir une place dans le monde n'est pas donné à tout le monde

Alors, bien sûr, il faut éviter l'autosatisfaction communautaire. Il ne faudrait pas se dire : on est les meilleurs, on a tout compris, parce qu'on fait partie d'une Église mal connue, qui séduit souvent les néophytes. Non, on ne peut pas en rester là. Il faut justement faire l'effort d'aller vers le monde, et de faire connaître notre perception du christianisme. Ce que je voulais dire c'est qu'on a une chance exceptionnelle, je pense, *car nous avons une place dans le monde : notre place nous est donnée par notre foi, par notre confession*, l'orthodoxie, par notre communauté et nos échanges évidemment.

Cette chance d'avoir une place dans le monde, tout le monde ne l'a pas. Vous le savez très bien autour de vous, qui vivez dans les sociétés modernes. Beaucoup de gens se sentent perdus, pour beaucoup de gens, la communauté n'est qu'un moyen d'avoir une identité, pas plus. Ou la communauté, c'est surtout avoir un moyen de s'affirmer *contre* les autres. Nous, nous avons une place dans le monde. Et cette place

dans le monde, elle implique des devoirs. Le devoir justement d'aller vers le monde, enracinés dans notre foi, pour lui parler et essayer de le comprendre.

J'insiste sur ce point – aller vers le monde – parce qu'une philosophe que j'aime beaucoup, Hannah Arendt, a essayé de décrire ce qu'était le totalitarisme au vingtième siècle, le nazisme et le système communiste : en fait, les gens n'avaient plus de place dans le monde, quand la société n'était plus qu'une agrégation d'atomes, soumis au bon vouloir du chef suprême. C'est-à-dire des sociétés où on est capable de dénoncer son père et sa mère, où l'on est capable d'envoyer à la mort son voisin parce qu'on nous a dit qu'il était juif.

Bref, avoir une place dans le monde n'est pas donné à tout le monde. Ça a été mis en péril au vingtième siècle, et je pense que notre foi nous donne cette place et que cette chance nous donne aussi des devoirs. [...]

Le débat sur le fanatisme

Je voudrais évoquer maintenant un *deuxième point*, introduire un deuxième débat, qui est encore plus violent que le premier. C'est le *débat sur le fanatisme*. Aujourd'hui, beaucoup d'éditorialistes, de spécialistes de géopolitique, de philosophes, nous disent que l'islamisme est un nouveau fascisme. Donc, qu'il faut lutter contre ce nouveau fascisme. Dans quelques jours on commémore le 11 septembre, et évidemment on parle énormément du terrorisme islamiste.

J'ai aussi l'impression, mais je pense que ce serait intéressant d'en parler, que le débat devient de plus en plus intolérant de part et d'autre. Un anti-islamisme populaire est en train de se développer en Europe. Souvent, faute de connaissance de l'islam. On l'a vu au moment de l'épisode des caricatures danoises de Mahomet, en 2005. Je ne sais pas si vous vous le rappelez, c'était assez terrible, assez affligeant... J'ai eu l'impression qu'en faisant des caricatures qui évidemment touchaient leurs convictions religieuses, on avait créé un piège pour exciter les croyants à aller caillasser les ambassades ou les brûler... J'ai l'impression qu'on avait voulu attiser le feu, attiser les cendres, attiser le conflit au lieu de le calmer.

Et moi, à ce moment-là, je me retrouvais très seul quand je discutais avec mes amis français : pour mes amis, la notion de blasphème n'avait pas de sens. Donc, comment osait-on réagir avec autant de violence à la liberté de la presse ? Je n'ai pas de jugement définitif sur la question. Mais ce qui est terrible, c'est qu'on était dans un débat, là encore, assez violent et assez faussé à mon avis, entre des personnes pour qui la liberté de la presse permet tout et, effectivement, certains fanatiques religieux.

N'oublions pas que le fanatisme n'existe pas seulement chez les autres. On a vu naître des idéologies « religieuses » – je ne sais pas comment les appeler – en Serbie, en Grèce, en Russie... Il y a eu des idéologies qui s'emparent des idéaux chrétiens et des pratiques chrétiennes dans des buts qui sont souvent politiques. Quand on tombe dans l'ultranationalisme, quand on tombe dans l'antisémitisme, quand on pense que chasser les démons est la première tâche du chrétien, et surtout les chasser chez les autres, j'ai l'impression qu'il y a quand même des dérives possibles, même parmi les chrétiens orthodoxes !..

Et ça, je pense que c'est quelque chose dont il faut être conscient : [...] le fanatisme religieux est un phénomène qui ne touche pas uniquement les musulmans, bien évidemment. Et nous autres, orthodoxes, gagnerions à être particulièrement prudents afin de ne pas tomber dans un fanatisme qui peut toujours surgir...

« Une raison qui fait corps avec l'amour et le bien »

Là encore, je pense que notre foi nous fournit des clés extraordinaires. Là encore, je voudrais dire que la mystique et la raison ne se contredisent pas, mais s'articulent. J'ai été très impressionné par la visite de Benoît XVI, le nouveau pape, à Auschwitz. Les journalistes ont principalement remarqué ses explications sur la culpabilité ou non de l'Allemagne dans l'extermination des juifs d'Europe. Moi, j'ai été frappé par un texte, par une allocution qu'a prononcée Benoît XVI et que j'ai trouvée très intéressante.

Benoît XVI a dit : « Dieu en qui nous croyons est un Dieu de la raison, mais d'une raison qui n'est sûrement pas une mathématique neutre de l'Univers. » Ce n'est pas seulement la raison du scientifique. « Mais [elle] fait corps avec l'amour et le bien : [...] *la raison de l'amour, de l'affirmation de la force de la réconciliation et de la paix, doit prévaloir sur l'irrationnel mais aussi sur la raison fausse détachée de Dieu.* »

Ces paroles m'ont frappé parce que je trouve que le pape avait bien situé la fausse tension qui risque d'animer le monde de demain : d'un côté une raison sans Dieu, une raison froide, rationaliste, violente envers toute interrogation et pratique religieuse ; de l'autre côté, l'irrationnel, c'est-à-dire le goût des religions sans Église, les fanatismes, les exaltations pseudomystiques.

Évidemment la raison de la tradition latine n'est pas exactement la même que la raison de la tradition orientale, ou pour faire court, de la tradition orthodoxe. Nous avons d'autres références. Au moment où la tradition latine s'appuie sur saint Thomas d'Aquin, qui pourtant est un auteur passionnant, nous, nous découvrons le message de Grégoire Palamas. C'est-à-dire que notre raison, notre conception de la raison, est différente : la raison est partie intégrante du composé humain, appelé tout entier à la transfiguration par la lumière divine, celle de la grâce incréée.

« La vie vivante »

À l'heure actuelle, le monde dans lequel nous vivons ne doit pas nous faire oublier que notre mystique orthodoxe passe aussi par l'affirmation de cette raison. D'une raison évidemment inspirée de Dieu, d'une raison qui doit se nourrir de notre patristique et de notre théologie, mais qui nous impose de comprendre ce monde.

Et je pense vraiment, très sincèrement, que la tradition orthodoxe aujourd'hui, en France, dans le monde tel qu'il est et tel qu'il évolue, de manière je trouve assez chaotique, cette tradition nous apporte et peut apporter quelque chose d'extraordinaire, pas forcément des réponses, mais des clefs de compréhension de ce monde.

Cet espoir d'une vision orthodoxe portée par notre foi orthodoxe, ici, en France, cet espoir passe par quelque chose que j'aime beaucoup chez un écrivain russe que vous connaissez tous, Dostoïevski – par l'amour de la Création. L'amour de la Création, Dostoïevski le nomme par une formule un peu bizarre : « la vie vivante ».

La vie vivante, dit Dostoïevski, ce ne sont pas de grandes idées, c'est d'abord d'aimer ce qui est, aimer les choses les plus simples : la joie de se rencontrer, la joie de discuter, la joie de se connaître. Et cette vie vivante, c'est aussi une compréhension du monde. Compréhension évidemment qui doit être modeste, mais que notre foi orthodoxe, je pense, nous aide ou en tous cas peut nous aider à adopter.

*(Texte établi d'après un enregistrement, non revu par l'auteur.
Les intertitres sont de la rédaction du SOP.)*

L'ISLAM, LA SOCIÉTÉ ACTUELLE, OCCIDENT ET ORTHODOXIE

**Réflexions et questions des participants
Entretien avec Michel ELTCHANINOFF**

L'ISLAM

Les caricatures de Mahomet

— J'aimerais réagir sur l'exemple des caricatures. Je suis très attaché à la liberté de la presse. C'est une chose qui nous manque quand on ne l'a pas, en Russie notamment, et d'autres ici le savent mieux que moi. Mais quand on possède la liberté d'expression, elle doit être appréciée de manière juste. Ce qui m'avait frappé – et interrogé – dans cette affaire, c'est que le même caricaturiste avait fait quelques mois plus tôt des caricatures du Christ, qui lui avaient été refusées par la rédaction.

Paradoxalement donc, quand il s'agissait des caricatures du Prophète, donc quand ça allait choquer des personnes qu'on voulait choquer, dont on voulait susciter des réactions, là, les dessins étaient passés. Et ensuite est arrivé le grand procès de « liberté d'expression ou pas ? ». Dans ce cas-là, je crois qu'il fallait publier les deux.

Je suis évidemment très attaché au Christ, mais je me dis que si l'on veut provoquer, on doit être prêt à provoquer tous les croyants, et à assumer les réactions de toutes les communautés. Je pense qu'on a le *droit* de publier, mais que c'était aux responsables de la publication de se demander si ça valait la peine. On rejoint la question du blasphème : quels blasphèmes peut-on autoriser au nom de la liberté d'expression ? Et est-on prêt à en assumer les conséquences ?

— Je suis Syrien, je viens de Damas. J'ai vécu et je vais bientôt retourner vivre parmi les musulmans. Publier de tels dessins, ce n'est pas de la sagesse. Si ce n'est pas de la provocation, ce n'est en tous les cas pas de la sagesse : ce n'est pas le bon moment pour provoquer. Si nous, chrétiens, avons une telle liberté donnée par le Seigneur, eux, malheureusement, ne l'ont pas. Ils ont une charia et ils doivent la suivre. Certains d'entre eux peuvent un peu l'interpréter, mais pas dans ce cas-ci. Ce n'était pas le bon moment pour aller vers une confrontation avec les musulmans. Au contraire, nous devons insister sur les modérés, car sinon ils basculeront dans l'autre camp et ce sera une catastrophe.

Il y a quelque temps, le pape Jean-Paul II avait visité Damas, il avait rencontré notre patriarche Ignace IV, il était allé aux mosquées des Omeyyades, etc. Les choses ont avancé : les discussions, les dialogues entre chrétiens et musulmans, même au niveau mondial. Mais aujourd'hui, on préfère insister sur les extrémistes, les fanatiques...

— Si on prend l'exemple des caricatures, je ne suis pas sûre que nous, chrétiens, soyons aussi vivants que les musulmans. Tous les jours nous voyons des caricatures du Christ, de l'Église, ou du Pape, sur des affiches de cinéma ou des publicités. Moi, ça ne me choque pas, je ne me sens pas un devoir de témoigner, ni de dire que c'est du blasphème. Je sais que ce n'est pas quelque chose de bon, mais, finalement, est-ce qu'on n'est pas habitué à voir notre foi humiliée ?.. Comme on a pris l'habitude de voir notre religion piétinée, la réaction de certains musulmans nous intrigue parce que nous ne sommes pas capables d'en faire autant !..

— Pour moi ce n'est pas de la hauteur, de réagir violemment. Les premiers à se réjouir des émeutes de rue, ce sont les « anti-religieux ». Ils s'écriaient : « Regardez ces musulmans qui s'excitent contre la démocratie et la liberté de la presse. » Quand on laisse la liberté à l'autre de dire ce qu'il veut, on peut avoir la grandeur de le réprouver de manière calme, raisonnable, d'essayer de lui faire comprendre la notion de sacré, en se fondant sur le principe de la liberté d'autrui.

Par ailleurs, j'ai l'impression que beaucoup de recherches spirituelles peuvent choquer les chrétiens. Il y a des grands romans, de grandes œuvres, qui mettent un peu à mal le dogme, dans une attitude sincère de recherche esthétique et spirituelle. La grandeur du christianisme est d'accepter cette liberté-là. De toute façon, une réaction violente est à condamner.

Finalement, ce qui m'a vraiment choqué, c'est ceux qui ricanent et déclaraient : « on vous l'avait bien dit que ces musulmans sont incapables de se tenir, qu'ils n'aiment pas l'Occident, etc. » C'était comme une preuve de l'impossible intégration de l'islam en Europe. Et ce côté machiavélique m'a beaucoup choqué. Évidemment chacun a son opinion sur la question, mais je crois que c'est notre honneur de ne pas réagir violemment.

L'expérience de l'Église d'Antioche : le vivre-ensemble et le dialogue

— On a l'impression que l'Europe découvre la cohabitation avec les musulmans, alors que ça a toujours existé. En tant que chrétiens du Proche-Orient, nous avons toujours vécu avec les musulmans, sans jamais avoir de problème. Dans un certain sens, c'est l'Europe qui a réveillé le démon, par les confrontations, en proclamant les idées d'athéisme, de liberté, etc. Et elle a réveillé quelque chose d'énorme. Depuis sa création, l'islam a toujours cherché à conquérir. Mais grâce à notre politique, nous avons toujours pu vivre avec eux, et on peut dire qu'on a *survécu*... Et il n'y a pas eu de confrontation, alors que l'Europe, elle, l'a cherché !..

Michel ELTCHANINOFF

— C'est justement pour ça qu'être orthodoxe peut nous apporter des réponses : grâce à la proximité géographique entre le monde musulman et le christianisme oriental, si on s'intéresse à l'histoire de notre Église, on a des réponses à apporter. Et ces réponses peuvent intéresser des non-orthodoxes qui, justement, connaissent moins cette histoire-là. Le père Meyendorff, théologien orthodoxe américain d'origine émigrée russe,

disait dans ses livres que Grégoire Palamas avait été en captivité chez les musulmans et ça s'était bien passé. Les contacts étaient réels et vivants. Ce n'était pas la grande mythologie de l'affrontement, mais c'est comme toutes les relations de voisinage : on se chamaille plus mais on se connaît mieux. Vous avez raison : notre vision, notre point de vue – je déteste le mot identité – sur le monde en tant qu'orthodoxes peuvent être d'une grande aide.

— Pour rebondir sur cette expérience de nos frères de l'Église d'Antioche, je voudrais citer le professeur Édouard Laham, de la communauté antiochienne de Paris. Il parlait lors d'une conférence de la manière fraternelle dont les chrétiens d'Antioche vivent avec les musulmans. [...] Il y a des problèmes, bien sûr, mais dans l'Église orthodoxe d'Antioche, en Syrie, au Liban, vous avez une expérience presque millénaire de vie en minorité dans une société musulmane.

Nous avons besoin de votre expérience, parce que nous devons tenir compte de la réalité : en Europe occidentale nous sommes appelés à une société multinationale et multiculturelle. J'espère qu'on ne brûlera pas les mosquées, qu'on respectera la liberté de conscience, car nous devons apprendre à vivre ensemble. Mais ce n'est pas unilatéral. Vous avez les fanatiques, les terroristes, mais vous avez aussi des musulmans qui veulent le dialogue. Nous n'avons pas le droit de diaboliser tous les musulmans, ce ne serait pas sérieux !..

Vous, venant de l'Orient, vous avez une richesse à distribuer, à partager avec nous. [...] Nous avons besoin de votre expérience : il faut parler, publier, il faut nous conseiller. Peut-être devons-nous créer des cercles, des groupes de réflexion avec vos compatriotes musulmans, par exemple. Il faut *faire* quelque chose.

— Chez nous, en Syrie, il y a un certain dialogue interreligieux fondé notamment sur nos textes sacrés – Bible et Coran. Mais ce n'est pas seulement quelque chose de théorique, c'est quelque chose qu'on essaie de vivre. Nous vivons ensemble et il y a parfois des idées, des barrières d'idées, voire des concordances dans la pratique. Le dialogue a lieu dans le vécu.

Certaines personnes n'aiment pas qu'on soit en accord. Mais lorsque mon ami musulman me dit qu'ils font la prière cinq fois par jour, je ne puis m'empêcher de penser aux heures de prière de la tradition chrétienne, jalons vers le « Priez sans cesse »... Il y a aussi le *ramadan* et le *zakat* (l'aumône) – à mettre en parallèle, chez nous, avec le jeûne, indissociable de la prière et du souci pour ceux qui sont dans la nécessité...

J'irais même jusqu'à évoquer les noms de Dieu : « Allah, *Rahman* (le Très Miséricordieux), *Rahim* (le Clément) ». Certains seraient tentés d'y voir les vestiges d'une terminologie trinitaire ! Je sais que ce n'est absolument pas avéré. Et cependant on a trouvé ces termes en Jordanie, sur une pierre tombale chrétienne du V^e siècle, je crois.

Souvent, les musulmans sont surpris. Je ne parle pas des fanatiques, qui sont avides de pouvoir. Je parle des gens ordinaires, des personnes intelligentes mais auxquelles on a beaucoup menti sur les chrétiens. Mais il faut casser les barrières, et par notre comportement, et par ce que nous découvrons dans la vie spirituelle de l'autre... Pas

d'amalgame, pas de syncrétisme, mais une attitude bienveillante et une recherche commune de la Vérité, qui est une, et de la plénitude de vie.

Il y a plusieurs années, la revue *Géo* avait fait un reportage sur une des républiques d'ex-Yougoslavie, où beaucoup de chrétiens et de musulmans vivaient mélangés. Depuis très longtemps, à peu près la moitié de la population était chrétienne orthodoxe et l'autre moitié musulmane. Ils ont appris à vivre ensemble sans aucune tension entre ces communautés. Et même au sein des familles, des grands-parents sont musulmans, et les petits-enfants orthodoxes, ou l'inverse. Ils ont donc appris à dialoguer et nous avons beaucoup à en apprendre...

LA SOCIÉTÉ ACTUELLE

Les temps « hypermodernes ».

Une conception forcenée du moment présent

— Ma question se rapporte à la conception du temps dans le monde actuel, la temporalité dans laquelle on vit. J'ai l'impression que c'est un point sur lequel nous nous différencions dans la société. De toutes parts, on nous propose une conception forcenée du moment présent. Elle pourrait ne pas être incompatible avec la nôtre. Mais je pense que là aussi, nous avons quelque chose à proposer : notre foi nous enseigne à être ouvert aux autres dans le moment présent. Être accueillants, et ouverts, parce que l'amour est par excellence l'accueil de ce qui est autour de nous, au moment présent, sans le gâcher en se projetant dans l'avenir, ni en regardant en arrière de façon stérile.

Et j'ai l'impression que ce qui caractérise notre époque, c'est justement que le temps est simplement le présent. Et derrière, il y a un vide énorme, il n'y a rien. C'est comme si le monde était au bord d'un précipice : on vit aujourd'hui, et tout autour, c'est le vide. Nous chrétiens, nous avons la conscience de la vie à venir, et cela nous permet d'apprécier pleinement le présent.

M.E.

— Ce que tu me dis me rappelle beaucoup le livre du père Alexandre Schmemmann, *Le grand Carême* [(Éd. de Bellefontaine, 1974 ; 2^e éd. 1999)]. Il parle justement de la période de carême comme d'un moment où on essaie de transformer la fragmentation du moi, qui effectivement va croissant. On essaie de la transformer pour se reconstituer et reconstituer une temporalité : le temps du carême, le temps de la prière, le temps de la repentance, le temps du partage... Dans ces pages magnifiques, le père Alexandre nous dit que le grand problème est la fragmentation.

Des philosophes étudient ce problème du temps dans les sociétés développées d'aujourd'hui. Ils appellent ça les temps « hypermodernes ». C'est-à-dire qu'il y a une sorte d'accélération, d'amplification de la modernité, qui va dans le sens d'une excitation et d'une fragmentation croissante. C'est évidemment la multiplication des sollicitations, l'augmentation exponentielle du marché du temps.

C'est aussi cette manière de se débrancher, c'est-à-dire de passer d'un débranchement à l'autre, de passer d'Internet à la confrontation réelle, puis à la

télévision, la radio, mais aussi les technologies des transports : voitures, avions, etc. Sans être sociologue, je crois que cette notion de fragmentation, de sollicitations multiples, de démultiplication du moi, va croissant. J'ai cette impression même si certaines formes de retour à soi sont possibles dans le monde contemporain. Elles sont également possibles sur Internet, à travers certaines œuvres, à travers certaines rencontres.

Cependant, ce qui reste évident, c'est que l'expérience de la foi orthodoxe est aussi une expérience du temps. Une expérience extrêmement forte, sur laquelle je pense qu'il faut réfléchir. Il faut essayer de comprendre comment on peut ne pas être schizophrène, c'est-à-dire être chrétien orthodoxe parfois, et être de ce monde très ludique à d'autres moments. Comprendre ensuite comment on peut penser un rapport au temps différent.

Je suis d'accord avec toi que la conception du temps s'articule autour du présent. Mais c'est la fragmentation qui pour moi est caractéristique. Il y a énormément de projections dans l'avenir, mais elles ne forment pas *une* foi, *un* espoir. Ces multiples projections sont souvent d'ailleurs très pénibles. On se projette sans savoir ce que sera l'avenir, si ça va marcher ou non. Effectivement, cette réflexion touche nos vies quotidiennes. Je trouve ça très important, cette question de temps et de rythmes.

Construire une société libre. Laïcité et cohabitation des religions

— Dans votre conférence, vous avez dit quelque chose de très juste : en Occident, il y a souvent une méfiance, voire une hostilité, envers la foi et la religion. L'histoire chrétienne a souvent été bien triste. Et c'est pourquoi quitter l'Église est, pour beaucoup d'Occidentaux, une libération. De nombreux membres de ma famille sont maintenant presque des athées, des incroyants, des non-pratiquants. Pour eux, l'idée de retrouver une Église, orthodoxe ou non, est impossible, insupportable, parce que pour eux, l'Église est incompatible avec la liberté. C'est là une chose que nous devons accepter, comprendre...

Mais attention, nous n'avons aucune raison, nous autres « Orientaux », à nous enorgueillir de notre histoire à nous : en Orient, en Russie, dans les Balkans, notre histoire aussi a eu – et a encore ! – bien des pages ténébreuses. Soyons donc très modestes. Quand nous parlons de notre témoignage et de notre collaboration entre chrétiens pour aider l'humanité, pour construire une société libre, nous devons connaître la vérité, nous devons tenir compte de l'histoire. Et nous devons surtout éviter toute idée d'une Église liée à l'État : le prix à payer sera toujours élevé.

Une chose positive en Occident, c'est d'essayer, depuis une cinquantaine d'années, de montrer l'exemple d'une cohabitation des religions, même si cette coopération se trouve maintenant en danger, avec le terrorisme. En Europe occidentale, tout le monde est le bienvenu, qu'il soit orthodoxe, musulman, juif, n'importe... mais tout le monde doit accepter le fait que nous vivons ensemble, et que nous devons construire la société ensemble. En France, c'est là le sens fondamental de la laïcité. Et aucune Église, nulle part – pour les orthodoxes ce *devrait* être clair –, ne doit encore prétendre être une Église d'État, ou une Église privilégiée par un État. Dans ce sens, nous sommes entrés dans la situation du temps des apôtres : être présents, pauvres peut-être, sans pouvoir – quelle chance ! – comme des témoins de l'Évangile, de la Résurrection, de la Vie. Le chemin sera dur, j'en suis convaincu, mais il faut le suivre, car c'est le chemin que le Seigneur lui-même a enseigné. [...]

— Une question très brève, qui s'adresse à Michel : est-ce que réveiller le monde, c'est la même chose qu'éveiller le monde ?

M.E.

— Je me permets un joker. Cette formulation me gênait un peu parce que je la trouvais un peu présomptueuse. Ensuite, je l'ai trouvée belle par son ambition. Mais qu'avais-tu en vue dans « éveiller » ? Réveiller, cela signifie que le monde est endormi : justement, est-ce que vous pensez que le monde s'est endormi il y a un certain temps ? Finalement, est-ce que nous, en tant qu'orthodoxes, on a un devoir de réveiller le monde, depuis la sécularisation croissante ou depuis un autre moment ?

Ce n'est pas le monde qui s'est endormi, c'est le christianisme qui a cessé d'éveiller

— Pour moi, ce n'est pas le monde qui s'est endormi ou rendormi, mais c'est le christianisme qui a cessé d'éveiller. Le Christ quand il est arrivé n'était rien moins qu'un révolutionnaire. Il a apporté le feu sur la terre, comme il l'a dit. C'était une réelle révolution dans les mentalités. J'ai l'impression qu'on s'est nous-mêmes un peu endormis et que nous avons cessé d'être le ferment. On s'est un peu empâté. Dans réveiller le monde, le « ré- » s'adresse à nous et pas au monde.

M.E.

— Tu as raison, il faut d'abord se réveiller soi-même. Il est bien clair que la tentation du Grand Inquisiteur, c'est-à-dire d'avoir le glaive, est terminée, en tous les cas en Occident. Et c'est dans ces moments-là que l'éveil, en tant que ferment, que sel, devient possible. Quand on a le pouvoir, on endort, et il faut endormir. Quand on ne l'a plus, on est bien sûr embêté parce qu'on n'a plus d'argent, plus de bâtiments, etc. Mais c'est justement là qu'on peut dire des choses qui choquent.

Aujourd'hui, dire « je suis chrétien » est autrement plus choquant que de dire autre chose. Un auteur que j'aime bien, Alain Finkielkraut, écrit des livres contre le monde contemporain qui l'énerve. Il dit quelque chose de très juste : qu'aujourd'hui tout le monde est rebelle. Être rebelle est facile. Dans les classes, on apprend aux gens à être rebelle : contre la religion, contre l'autorité, contre l'État. Être rebelle est chic aussi.

La religion dans un monde « post-chrétien »

Le film *Breaking the waves*, de Lars von Trier, m'avait horriblement énervé parce qu'il mettait en scène une religion forcément oppressante, forcément moralisatrice, forcément ennemie du corps et du sexe. Or tout cela est fini. La religion, en tous cas chez nous, n'est plus cette chape de plomb moralisatrice qu'elle a pu être il y a encore quelques dizaines d'années. C'est une chance énorme : maintenant la provocation se trouve plutôt de notre côté, parce que la contestation, la rébellion permanente est devenue un nouveau conformisme. S'affirmer chrétien et dire à la fois qu'on croit à un épanouissement personnel dans une République, c'est ça qui est provocateur.

Bien sûr, il faut réfléchir car cela signifie qu'on est membre d'une communauté sans être communautariste. On est ancré dans une communauté, avec des origines et une foi qui justifient qu'on se retrouve ailleurs, sans les autres, sans les « non-orthodoxes ». Par ailleurs, cette communauté n'est pas une communauté au sens où on dit qu'il y a du communautarisme. Cela signifierait qu'on se retranche, qu'on a notre identité. Or depuis la fin de la tentation du Grand Inquisiteur et depuis un rouleau compresseur de conformisme anti-chrétien, je pense qu'on a les armes pour être un peu provocateurs.

Quand je parle avec mes élèves, mes étudiants – évidemment, école laïque, donc en dehors des cours, etc. – ils sentent que la religion n'est plus la leçon de morale, l'obligation d'aller à l'église. C'est autre chose, c'est une liberté en fait. Je suis certain que les gens commencent à le sentir, donc il faut travailler à cela. D'un côté, la conjoncture est très pénible, et de l'autre c'est une chance. D'ailleurs les catholiques ne disent pas autre chose, quand ils disent : « Maintenant on est un peu redevenu les chrétiens des catacombes. Regardez : nos grandes églises parisiennes sont vides et ça nous donne de la force. » Pour nous, la problématique n'est pas la même, mais ça peut aussi nous donner de la force.

Je suis assez d'accord pour aborder ainsi notre sujet – « réveiller le monde » –, parce qu'il ne faut pas se regarder, mais il faut voir que le monde s'est endormi. On parle maintenant du monde post-chrétien. Mais même le monde chrétien s'est endormi. Et c'est justement cette façon de dormir sur les deux oreilles qui nous place dans une situation difficile par rapport aux musulmans. Eux sont dans un autre moment de leur histoire, et ils veulent vivre à fond leur religion.

Lorsqu'ils rencontrent l'Occident, les musulmans ont non pas l'impression d'un Occident chrétien, mais d'un Occident tout à fait athée, sans religion. Je pense que c'est cela qui les gêne. Et je ne parle pas seulement des musulmans fanatiques, je parle des musulmans modérés. En discutant avec des amis antiochiens, chrétiens orthodoxes de Syrie et du Liban, j'ai mieux compris cette situation. Parce que même les chrétiens qui vivent là préfèrent parfois vivre dans un pays musulman où il y a une certaine moralité, plutôt que vivre en Occident où on peut tout voir, tout entendre.

J'ai eu l'occasion de parler avec des gens qui venaient soit d'Afrique soit du Moyen-Orient, et qui rencontraient pour la première fois l'Occident. Ils étaient complètement choqués. D'abord par la beauté de la nature : ils avaient l'impression d'être au Paradis. Et au milieu de ce Paradis, ils rencontraient le diable, parce qu'ils voyaient tout ce qu'on peut voir dans la rue, dans la ville, etc., et ça les choquait énormément !

La Passion de Mel Gibson

Je me souviens par exemple du film de Mel Gibson, *La Passion*, film très polémique. Ce que j'ai retenu surtout, c'est d'abord que Gibson disait l'avoir filmé avec tant de violence justement pour choquer, pour réveiller le monde chrétien endormi. Ce film a été très apprécié dans les pays musulmans.

Pour les musulmans, c'était un des premiers films chrétiens, c'est-à-dire un film qui enseigne les racines d'autrefois, le fait que le Christ est le Fils de Dieu, qu'il a été crucifié, qu'il est ressuscité. Or ce sont les trois choses dans le christianisme qui sont complètement niées par le Coran. De ce point de vue, le film était anti-musulman, et non antisémite. Et pourtant, le film a été diffusé, et à des millions de personnes, des musulmans pratiquants, en Syrie, en Égypte, un peu partout dans le monde musulman et même en Arabie Saoudite pour ceux qui l'ont piraté.

On peut se demander dans ce cas-là si le conflit des civilisations, entre la civilisation occidentale et celle de l'Orient musulman, n'a pas parmi les raisons importantes justement le fait que l'Occident s'est beaucoup déchristianisé. Maintenant les Occidentaux, quand ils voient un musulman pratiquant, le prennent presque pour un extraterrestre : quelqu'un qui veut vraiment pratiquer sa foi, qui veut prendre sa foi au sérieux...

OCCIDENT ET ORTHODOXIE

— Vous avez parlé, si j'ai bien compris, de deux aspects particuliers du christianisme : un côté fanatique, et un autre plutôt de rationalisme extrême. Pensez-vous qu'en France, en parallèle avec toute la modernisation, ce côté rationaliste est plus important ? Si oui, est-ce que l'histoire des deux cents dernières années, depuis la Révolution, peut expliquer ça ? Je parle de cette tendance à mettre de côté et à dénigrer toutes les religions, et en particulier à dénigrer l'Église chrétienne.

La tradition anticléricale et l'air du temps

M.E.

— Je crois qu'en France il existe une tradition cartésianiste, qui n'est pas un athéisme. La pensée de Descartes, au dix-septième siècle, a néanmoins été considérée par toute l'Europe comme le début de la fin : « Ah ! on ne croit plus aux miracles, on ne croit plus à l'Enfer ! Zut, il faut démontrer l'existence de Dieu au lieu d'y croire, etc. » C'est valable dans le pays de Descartes, mais ça a eu lieu aussi en Hollande, avec Spinoza.

Disons qu'en France se sont succédés le cartésianisme, la Révolution française, qui lance une forte poussée d'athéisme, puis la tradition républicaine. Les maîtres d'école, et plus généralement la lutte contre l'Église ont formé une certaine tradition anticléricale. Et le livre de Michel Onfray dont je vous parlais, le *Traité d'athéologie*, s'inscrit en partie dans cette tradition la plus radicale. D'un autre côté, ce livre s'inscrit dans quelque chose de très profondément contemporain, l'hédonisme : il faut jouir sans entrave, et pourquoi donc nous en empêcherait-on ? Vous vous souvenez des slogans de mai 68.

Donc, il y a une ligne française plutôt sérieuse. Elle se voit par exemple quand vous lisez Marcel Pagnol, les hussards noirs de la République, les professeurs : c'était sérieux quand même... Et de l'autre côté, il y a l'air du temps : et l'air du temps, c'est les médias, la communication, la pub...

Vous vous souvenez de cette publicité pour le chocolat : le chocolat fait grossir, et en même temps, il faut le vendre – alors on l'a présenté comme une *tentation* ! C'est terrible parce que ce terme est pour nous, chrétiens, très important. Les publicités pour les Rochers Suchard inscrivent toujours : « pourquoi ne pas céder à la tentation ? » On s'attaque là à des fondements de la religion chrétienne, en tous cas à certains aspects de la tradition chrétienne, simplement parce qu'il faut consommer plus, il faut se libérer des entraves, il faut jouir.

Donc, Michel Onfray est le résultat – je trouve assez monstrueux – de ces deux traditions. Traditions qui par ailleurs se valent philosophiquement, mais je trouve le résultat très circonstanciel, à la mode. Et justement pour cela ça ne va pas durer très longtemps, je l'espère.

La sécularisation n'est-elle pas le fruit du christianisme lui-même ?

Par ailleurs, je pense qu'il y a là un grand problème concernant notre vision de l'Occident. Parce que l'Occident est aussi un produit de sa culture chrétienne. La question, difficile, mais qu'il faut tous se poser, est : est-ce que la laïcisation, la sécularisation, n'est pas le fruit du christianisme lui-même ? C'est la thèse d'un auteur très intéressant, Marcel Gauchet. Pour lui, le christianisme est la religion de la sortie de la religion. Le christianisme est une religion de la liberté et de l'universel, et non plus du pur et de l'impur. Ainsi, le christianisme permet la sortie de la religion dans la moralité, la rationalité, les droits de l'homme, etc. – un autre universel.

La question est de savoir si l'on doit critiquer ce qu'est devenu l'Occident, au nom du christianisme, ou bien si l'on doit dire que l'Occident est un produit du christianisme, mais cela signifierait que notre destin est de disparaître. Ou bien encore, il nous faut trouver une troisième solution. J'aimerais qu'on trouve cette troisième solution, et je pense que le petit décalage qu'on a en tant qu'orthodoxes nous permet d'apporter quelques idées.

C'est une chose à laquelle nous devons tous réfléchir : est-ce qu'il faut critiquer l'Occident ? L'Occident est à la fois cette espèce d'uniformisation atroce du langage par la communication et la publicité, cette déformation qui passe par le langage de la publicité, c'est-à-dire la sensation. On remplace des mots par d'autres, des images par d'autres, et on perd notre rapport à la langue, ce qui est très grave. C'est aussi l'apologie de la jouissance pure.

D'autre part, l'Occident se caractérise aussi par la libération des femmes, la possibilité de vivre longtemps grâce aux progrès de la science, de la technique... Aujourd'hui, on est dans une période très anti-technique, alors que les sciences et les techniques nous ont apporté énormément.

Avoir une vision fine et nuancée de l'Occident

Par conséquent, je pense qu'il faut essayer d'avoir une vision fine et nuancée de l'Occident. Je suis Occidental donc je parle d'où je suis. Et je crois qu'une des questions majeures que nous aurons à résoudre, c'est de savoir quel jugement nous porterons sur notre monde. Il ne faut pas le juger trop vite en tous les cas.

— Merci pour ce que vous venez de dire. Je pense que nous avons eu et que nous avons en Occident des personnalités de tout premier plan, qu'il faut découvrir ou redécouvrir... Je pense en premier lieu à un théologien allemand, Dietrich Bonhoeffer, tué par les nazis à la fin de la seconde guerre mondiale. Il faut lire ses œuvres pour comprendre la force de la foi chrétienne libérée de la superstition, purifiée. C'est peut-être une réponse à votre recherche de la troisième solution... Je pense également à un

évêque anglican, John Arthur Thomas Robinson, décédé récemment. Il a été terriblement critiqué lors de la publication de son livre, *Honest to God*. Mais nous devons relire ce qu'ils ont écrit parce que nous verrons alors qu'ils ont été des prophètes : ils ont parlé d'une foi chrétienne authentique, libre de toute scorie.

Le pape Jean-Paul II disait que nous devons purifier notre mémoire. Il faut étudier et connaître notre histoire, et en même temps il faut absolument pardonner toutes les erreurs. C'est très important de pardonner, même ceux qui vous attaquent maintenant. Mais le plus important est de ne pas oublier la parole du Seigneur, qui sera avec nous jusqu'à la fin des temps. Nous devons continuer à remplir notre mission, nous devons apprendre à témoigner du Christ dans nos sociétés et au cœur de nos cultures.

« La sécularisation n'est pas tant une menace qu'une opportunité »

— J'entends de plus en plus souvent cette idée que le christianisme est le responsable de la sécularisation du monde, et que cette sécularisation n'est qu'un aboutissement du développement du christianisme dans l'histoire. Je pense justement que c'est une de nos missions en tant qu'orthodoxes ici en Occident, d'attirer l'attention sur le fait que l'on ne peut réduire le christianisme à la tradition occidentale. Il faut reconnaître qu'ici, la plupart des gens, croyants ou non, complètement athées ou se déclarant comme tels, pensent que le christianisme, c'est le catholicisme. Et ils ne voient pas d'alternative à cela.

D'un point de vue théologique et philosophique, on peut démontrer que la sécularisation de la société contemporaine est un produit du christianisme occidental. À partir de la période scolastique, avec les interférences de la philosophie aristotélicienne dans la théologie chrétienne, et par la suite le déisme, on peut suivre le processus qui a abouti la sécularisation. [...] Il y a là un manque existentiel, spirituel, et je pense que les orthodoxes sont appelés à apporter leurs réponses à ces questions, à ce manque.

— Ce ne sont pas que les orthodoxes, ce sont tous les chrétiens ensemble qui sont appelés à répondre à ces questions. Et, comme aime à le dire Olivier Clément, « la sécularisation n'est pas tant une menace qu'une opportunité !.. »

« On ne sait absolument pas comment l'orthodoxie aurait évolué... »

— Je ne vais pas parler exactement dans la même direction. Nous vivons tout de même en Occident : certains de manière temporaire, d'autres s'y sont installés depuis des générations, d'autres aussi n'ont pas de racines autres qu'occidentales. Nous sommes simplement des Occidentaux. Je trouve qu'il faut faire attention à ne pas se servir de l'orthodoxie comme d'un alibi pour pouvoir se distancer de ce tout ce qui ne nous plaît pas ici. On vit ici, c'est chez nous, c'est un peu facile, et il me semble que ce n'est pas très honnête.

Une deuxième raison est qu'on ne sait absolument pas comment l'orthodoxie aurait évolué au vingtième siècle si l'histoire avait été autre : partout, on lui a posé un couvercle dessus. Il n'y a pas un endroit où l'Église orthodoxe a été majoritaire sociologiquement sauf la Grèce, et encore, la Grèce a connu la dictature. Partout l'orthodoxie a vécu dans

des pays dictatoriaux ou totalitaires – et elle a d'ailleurs copieusement collaboré, ce dont on ne peut pas être fier – notre orthodoxie au vingtième siècle c'est ça : c'est la collaboration avec ces régimes, même si elle a pu être contrainte, forcée, qu'elle a souffert, et que de très nombreux chrétiens ont connu le martyre, c'est évident.

Le processus qu'a vécu l'Occident, et les orthodoxes avec l'Occident, s'est déroulé, dans les démocraties qui ont elles-mêmes connu des avatars. Mais je trouve qu'il est vraiment très difficile de dire que les dérives de l'Occident ne sont pas celles de l'orthodoxie. On n'en sait rien, on n'a pas les éléments pour en juger.

Par ailleurs, en tant que chrétiens vivant en Occident, nous sommes minoritaires en même temps que les catholiques et les protestants. Les catholiques eux aussi sont maintenant minoritaires dans la société, numériquement sans doute un peu moins que nous !.. C'est difficile de dire qu'on est chrétien, je suis tout à fait d'accord, mais c'est certainement encore plus difficile dans les pays à majorité traditionnelle catholique de se dire catholique. C'est plus facile de dire qu'on est orthodoxe, parce qu'on porte moins la responsabilité, d'une certaine façon.

Avec les catholiques et les protestants on porte une responsabilité commune

D'un autre côté, qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas (et en ce qui me concerne je ne vois pas pourquoi on ne le voudrait pas), on porte avec les catholiques et les protestants une responsabilité commune : témoigner du Christ dans nos sociétés – peu importe comment on les qualifie, je ne suis pas persuadée que d'autres sociétés que les nôtres, occidentales, sont plus chrétiennes ou que nous soyons plus post-chrétiens que d'autres.

Bien entendu, on peut aller chercher des leçons en Orient ou ailleurs. Et les orthodoxes peuvent aussi chercher des leçons chez les frères chrétiens qui habitent avec nous, avec qui nous partageons beaucoup de choses. Lorsque l'on pense au concile de Vatican II, qui a produit des choses excellentes, on se demande parfois où est la conciliarité dans l'Église orthodoxe, comment est-elle vécue aujourd'hui. Déjà, si on arrivait à se réunir et à se parler, ce ne serait pas mal, mais malheureusement nous n'en sommes pas là pour l'instant – depuis 1993 de nouveau, le processus préconciliaire est gelé... Et on a peine à croire que ce soit pour des raisons hautement spirituelles !..

Je connais moins les penseurs protestants, parce que je vis dans des pays où la tradition majoritaire est plutôt catholique. Mais souvent nous sommes sur la même longueur d'onde, en bien des choses nous partageons la même foi, et faire du confessionnalisme, ça nuit à notre témoignage, ça nuit à notre humilité, ça nuit à la société tout simplement.

Réapprendre à confesser ensemble la foi apostolique de l'Église et à en vivre

Le confessionnalisme est apparu avec l'histoire, en Occident probablement avec l'apparition du protestantisme, et entre Occidentaux et Orientaux, ou bien, comme on disait plutôt, entre Latins et Grecs, tout à la fin du XVI^e siècle. Et ce n'est que très progressivement que les deux termes « catholique » et « orthodoxe », présents jusqu'à maintenant encore dans les textes liturgiques des deux Églises – nous confessons tous dans le Credo « l'Église une, sainte, *catholique* et apostolique » – ont fini par prendre un

sens confessionnel et désigner deux entités qui n'étaient plus en communion l'une avec l'autre.

Mais maintenant, ici, nous sommes tous des Occidentaux, nous sommes tous logés à la même enseigne, et notre responsabilité est commune, nous l'avons dit : réapprendre à confesser ensemble la foi apostolique de l'Église une et à en témoigner par notre vie. « Que tous soient un... afin que le monde croie » – cette unité ayant pour modèle l'unité du Père avec le Christ (Jean 17,21) !

Et pour ajouter aux apports importants de l'Occident qui ont déjà été cités, il y aussi le fait – et je ne sais pas si c'est occidental ou si c'est tout simplement un héritage du christianisme, et probablement ce sont les deux en même temps – le fait d'être capables de discuter de tout, d'entendre la critique. Pas forcément d'être capables ensuite d'en tirer les bonnes leçons, mais le fait de pouvoir s'exprimer sans tabou. La liberté dont Michel nous a parlé est précieuse. Voilà, je souhaitais simplement nous mettre en garde contre certains raccourcis éventuels.

« Ne pas se gargariser de notre orthodoxie »

M.E.

— En effet, notre position est a priori plus confortable, justement parce qu'on peut se dire « orientaux ». Et la solution est simple : il suffit de ne pas se gargariser de ça. En même temps, c'est sans doute un avantage objectif. Il suffit alors de ne pas tomber dans ce confort, ou de ne pas élaborer des théories qui condamnent l'Occident par rapport à un Orient dont on rêve. Je pense qu'on est tous d'accord sur le fait que c'est une question d'honnêteté intellectuelle.

L'histoire est de toute façon toujours plus complexe que ce que l'on pense. C'est d'ailleurs cela qui est intéressant dans l'histoire : tout à coup, on tombe sur quelque chose qui bouleverse l'idée de ce qu'on pensait déjà savoir. Une attitude de modestie sur ce que l'on est peut suffire, en essayant de comprendre les différences. En même temps, c'est fascinant d'essayer de comprendre le monde.

Par exemple, si vous lisez le dernier roman de Michel Houellebecq, c'est quelqu'un qui a une opinion absolument passionnante mais terrifiante, sur l'avenir des religions. Il fait aussi des théories, on ne peut pas s'empêcher de théoriser, parce qu'on se dit que c'est intéressant – les religions, l'islam, l'Occident, l'Orient, etc. mais, de toute façon il faut savoir que les choses sont toujours bien plus complexes que ce que l'on pense a priori.

« Dans le monde, mais pas du monde »

— Vous parliez d'avoir une vision fine et nuancée du monde en tant que chrétiens, et de ne pas le juger trop vite, et finalement que c'était trop facile de juger tout en ne s'impliquant pas soi-même... J'aimerais savoir si le thème « réveiller le monde » n'appelle pas aussi, de manière un peu antagoniste, la phrase : vous êtes « dans le monde » mais « non pas du monde » (Jean 17,18.14). Est-ce qu'il n'y a pas aussi un certain recul, une certaine distance à avoir par rapport au monde ? Ne pas se jeter tête baissée dans tous les conflits en cherchant à tout prix à les résoudre et à faire entendre notre voix d'orthodoxes, mais commencer à faire un peu le ménage chez nous, et prier pour le monde avant de le juger et de chercher à agir à tout prix.

C'est une vraie question, parce que ne pas forcément s'impliquer dans le monde dans lequel on est n'est pas chose facile. Peut-être a-t-on une vision bifocale : on regarde dans le monde et à la fois on porte un regard qui va au-delà du monde, au-delà de la vie elle-même. Est-ce que ça ne nous amène pas à avoir une certaine distance, en sachant que c'est aussi un effort de ne pas toujours avoir une opinion ?

M.E.

— C'est une question très complexe, que j'aurais envie d'aborder sous un certain angle. Notre religion chrétienne, par rapport notamment aux deux autres grands monothéismes, c'est la religion de l'Incarnation. L'Incarnation c'est le grand mystère, donc évidemment c'est la question de la double nature du Christ, pleinement homme et pleinement Dieu. Question qui est de toute façon inaccessible à nos intelligences. Cette idée selon laquelle on est à la fois dans ce monde et hors de ce monde, c'est une manière de faire écho à ce grand mystère. Et c'est forcément inconfortable.

À mon avis, la question que tu te poses n'est ni un problème ni une maladie, c'est le mystère. C'est la grâce qui nous est accordée en tant que chrétiens : être à la fois pleinement dans ce monde – dans nos corps, dans l'amour de la Création, et en même temps prier Dieu le Père qu'on ne voit pas, être en Christ comme lui-même est dans le Père !

Très franchement, je n'ai pas de réponse, parce que je pense que chacun le vit à sa manière. Par exemple, pour moi, la parole est une action ; d'autres diront que la parole n'est pas vraiment une action. Chacun a sa manière de décliner ce grand mystère de l'Incarnation. Et c'est la liberté du christianisme : chacun peut trouver sa façon d'impliquer sa foi, et être plus ou moins impliqué par exemple. Cela dit, je pense que tu as raison : on ne peut pas s'impliquer comme si on n'était pas chrétiens, on ne peut pas faire abstraction de cette foi chrétienne, comme si on était juste impliqué dans le politique, ou le social, ou l'économique, ou dans autre chose. Tout en nous impliquant dans la vie du monde – et de façon maximale, puisque « appelés à donner notre vie », nous *n'appartenons plus* à ce monde, nous sommes appelés à vivre « en Christ » et à faire découvrir celui qui est la Vie, le Christ, « à toute personne venant en ce monde ».

Apprendre à aimer le monde

— Ma question est aussi de savoir si on a forcément à exprimer une opinion, à entrer dans la polémique. Doit-on retenir ses opinions pour peut-être préserver la paix ou bien s'engager dans un conflit et peut-être l'attiser ?

— Il faut respecter les autres. Je n'ai pas la réponse mais il y a une première chose : nous sommes totalement dans ce monde, et nous sommes appelés à être dans le monde, partie prenante de ce monde. Ce monde qui nous a été légué par Dieu, qui nous a été confié par Dieu, que nous sommes appelés à transformer, que nous sommes appelés à travailler, dans lequel nous sommes appelés à croître, numériquement et spirituellement, avec tous les dons que nous avons reçus.

Nous sommes donc pleinement dans ce monde, il n'y a aucun doute là-dessus. Et dans ce sens-là, lorsque nous agissons dans ce monde, nous devons simplement nous poser la question suivante à chaque instant : est-ce que l'action que j'entame est en

adéquation avec ma conscience chrétienne, avec ma foi ? Est-ce qu'elle est en adéquation avec ce que je porte, et ce que je porte avec ma communauté, et ça c'est important.

Quant à savoir si nous devons intervenir dans tel ou tel conflit, si nous devons avoir une parole sur tout, je n'en suis pas persuadé. Et je crois que les choses se font naturellement : il n'y a pas de solution, et il n'y a pas de réponse toute faite. Dans certains cas, il devient évident que le monde a besoin d'une parole et à ce moment-là nous apportons cette parole. À notre niveau personnel, dans notre entourage familial, professionnel, scolaire ou autre, nous le sentons bien : il y a un moment où je dois apporter une parole parce que je suis porteur de cette parole.

Et pour le reste, ce que le Christ nous demande – et qui est peut-être plus difficile – c'est d'apprendre à aimer ce monde. Ce matin, je parlais avec quelqu'un qui avait des enfants. Je lui ai expliqué que finalement, l'amour du Christ pour sa création c'est exactement le même amour qu'il porte à son enfant, et c'est le même amour que *nous* devons porter à la création. C'est-à-dire que l'enfant qu'on voit croître, qu'on voit faire des bêtises, qu'on voit s'écarter parfois du chemin qu'on voudrait qu'il suive, s'écarter parfois de la vérité, eh bien on fait tout pour essayer de le ramener dans la vérité et on ne cesse pas de l'aimer. Et finalement on arrivera à le ramener dans la vérité, parce qu'on l'aime et parce qu'on le respecte dans sa liberté.

Et je crois que c'est notre attitude par rapport au monde. Nous devons l'aimer même dans sa chute, et nous sommes présents dans cette chute parce que nous participons d'une certaine manière à cette chute, parce que nous sommes dedans.

Se garder de notre propre communautarisme et de notre propre fanatisme

Je voudrais juste ajouter une chose : je souhaitais remercier Michel pour ce qu'il a dit sur le communautarisme, parce que c'est très important. Sa petite analyse sur les tribus, les clans, etc. est vraie car nous vivons dans des sociétés qui sont très éclatées. Et je crois que nous, nous devons également nous garder d'un communautarisme. D'une part, à l'intérieur de notre propre Église orthodoxe, où nous sommes divisés par juridictions, par nationalités, etc. Et déjà là, notre témoignage à l'extérieur est alors très faible.

D'autre part, nous devons nous garder d'un communautarisme orthodoxe. On a fêté il n'y a pas très longtemps, cet été, la fête de la Transfiguration : les apôtres étaient prêts à rester là-haut, sur la montagne, parce qu'ils y étaient bien. Et c'est vrai : nous sommes bien entre nous, et même là, nous sommes bien entre nous. Nous devons redescendre, et nous devons aller dans ce monde. C'est très important. C'est une grande faiblesse et une grande faute de nos communautés d'être enfermées, fermées sur elles-mêmes.

Une dernière remarque : on a beaucoup parlé du fanatisme islamique, mais malheureusement, dans l'orthodoxie et dans le christianisme en général, nous rencontrons aussi beaucoup de fanatiques. Ils ne s'expriment pas forcément par des actes comme celui du 11 septembre, mais ils s'expriment dans certains cas ne serait-ce que par des paroles, aussi terribles que des actes, et il nous faut être attentifs à cela.

L'essence même de l'Église : porter la joie de la Résurrection

— Je voulais juste ajouter une petite chose, par rapport à la question de l'engagement et au thème du festival. L'impression que j'ai, c'est que nous oublions souvent, nous chrétiens, le fondement même de notre foi et de témoigner du fondement même de notre foi, c'est-à-dire que Jésus-Christ nous a sauvés. Nous sommes sauvés. Et nous ne parlons pas et nous n'agissons pas comme des sauvés. Et nous n'annonçons pas suffisamment que Jésus-Christ sauve le monde, et qu'en puissance le Christ a sauvé le monde.

Assez souvent on se propose d'adresser au monde une parole. Mais j'ai l'impression que parfois on se propose de donner une réponse à tout et, parce que nous sommes chrétiens, d'avoir quelque chose à dire sur tout, et quelque chose de meilleur, bien sûr. Donc on donne souvent l'impression d'avoir des choses à dire sur tout, sauf de témoigner de la chose la plus fondamentale, qui fait notre être, c'est-à-dire que nous sommes sauvés.

Finalement, on marche dans la vie comme si on n'était pas sauvé, et on oublie cette joie essentielle du christianisme, on oublie de marcher comme les enfants de l'espoir et d'évangéliser le monde. J'utilise le verbe « évangéliser » de manière transitive, parce qu'on apporte quelque chose au monde. Évangéliser le monde, c'est lui apporter quelque chose. Or ce qu'on lui apporte, on oublie de le lui apporter. En revanche, on a une quantité incroyable de paroles sophistiquées à lui transmettre, qui sont peut-être intelligentes, parfois moins, bien souvent dans une perspective communautariste, et souvent aussi dans une perspective réactionnaire.

Ce n'est pas nous qui sauvons le monde, c'est Dieu qui le sauve

Et là, j'adresse d'abord cette critique à moi-même, mais je pense que collectivement on porte cette responsabilité, nous chrétiens, que ce soit en Occident ou en Orient, d'oublier de témoigner de quelque chose de fondamental, d'apporter la joie dans un monde qui a toutes les raisons de ne pas être joyeux, bien sûr, s'il ne connaît pas le Christ, s'il ignore sa mort et sa résurrection. Donc il y a quelque chose que nous sommes en train de louper, et qui pourtant serait l'essence même de l'Église, celle des premiers temps, et celle de tous les temps. Et donc, très certainement, de celle d'aujourd'hui encore.

Je voulais simplement faire une petite remarque pour souligner ce qui a sans doute déjà été dit : une forme d'action est aussi de prier pour le monde. Je pense que nous en tant que chrétiens nous devons nous rappeler que ce n'est pas nous qui sauvons le monde, mais c'est Dieu qui sauve le monde. Et je pense que la prière est aussi une forme d'action, et qu'il ne faut pas l'oublier.

Face à l'indifférence absolue

— Je souhaiterais revenir sur un thème qu'on a évoqué : on a beaucoup parlé de l'indifférence. On a parlé du christianisme par rapport aux autres religions, etc. Et ce qui me tient à cœur, c'est effectivement *l'indifférence* par rapport à la foi, à la réalité même de Dieu. Quelqu'un a dit qu'il faut réveiller le Christ dans les grandes religions, dans l'islam, dans le judaïsme, etc. Et j'aimerais savoir comment réveiller le Christ chez ceux qui ne le voient même pas, qui ne le connaissent pas, qui n'ont même pas la notion de

Dieu, qui sont totalement indifférents à ce que nous pouvons essayer de vivre dans nos communautés chrétiennes, ceux qui ne voient même pas pourquoi et au nom de quoi une telle question peut être posée.

M.E.

— Spontanément, je dirais que même les gens qui se disent indifférents rencontrent toujours des situations dans la vie où l'on a beau se divertir, on a beau penser à autre chose et ne pas penser aux problèmes centraux, le problème de la mort des proches, et de sa propre mort se pose. Pascal disait que la mort est ce qu'on connaît à la fois le plus et le moins de tout ce qui existe. Le plus, parce qu'on sait que ça va nous arriver à tous, le moins parce qu'on ne sait absolument pas ce que c'est. Et c'est pour cela que Pascal est chrétien : pour dire que grâce à Dieu nous sommes sauvés.

Vos deux interventions se rejoignent et je suis d'accord avec les deux : ce message d'espoir, c'est un message d'espoir par rapport au désespoir. Et même l'être le plus indifférent aura toujours des moments de désespoir, même l'être qui ne connaît pas Dieu, qui a vécu dans un milieu complètement étranger à ces préoccupations, aura toujours des moments dans la vie – et ce n'est pas seulement la mort heureusement, c'est aussi l'amour, les choix de vie... – où notre message d'espoir, c'est-à-dire de triomphe sur la mort, de joyeux triomphe sur la mort, peut être apporté.

Alors, vous avez aussi raison : il n'y a pas d'idéologie prêt-à-porter, il n'y a pas d'« idéologie » orthodoxe, on n'est pas une idéologie, nous ne sommes pas membres d'un « parti orthodoxe français ». Non, nous sommes chrétiens, c'est-à-dire enracinés en Christ et appelés chaque jour à nous enraciner en lui de plus en plus, de prier et d'agir pour que « tous soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité ». Mais les voies de Dieu sont impénétrables..., et ce ne sont pas nécessairement les nôtres. Et les choses se font quand elles doivent se faire – à la grâce de Dieu. Il y a des situations dans la vie où l'on va rencontrer quelqu'un. On va rencontrer telle personne que l'on va aider, ou alors nous aussi on sera indifférent et on passera notre chemin : je pense que de toute façon il n'y a pas de réponse à tout, il n'y a pas de discours pré-formaté. Et il y a la liberté de la personne...

Il y a effectivement un message, une *expérience* d'amour et de joie qu'un jour ou l'autre, je pense, grâce à Dieu, on pourra être amené à transmettre ; et souvent d'ailleurs, le vécu, le rayonnement intérieur d'une personne n'a pas besoin de paroles, il irradie... Je pense qu'il faut croire aux rencontres, tout simplement. Et les rencontres, Dieu, la vie, nous en réservent toujours. C'est peut-être très général ce que je dis, mais en même temps je crois que c'est ça le plus important. Être capable d'accueillir les rencontres, et sur les problèmes de la mort, de la vie, de l'amour, on a un immense témoignage à apporter : un message d'espoir, qui en plus est provocateur par rapport aux discours actuels.

Épouser cette société qui est la nôtre, pour rendre témoignage de notre espoir et de notre foi

— Ce que j'ai ressenti un peu dans toutes nos discussions et ce que vous avez ressenti aussi sans doute, c'est le danger d'un « orgueil » orthodoxe, à savoir que nous *détenons* la vérité, alors que nous l'avons simplement *reçue*, que nous *sommes* la Lumière, alors que simplement nous avons *vu* la Lumière – c'est ça la vérité. Et souvent nous considérons notre orthodoxie comme une propriété privée...

Je pense que nous devons en premier lieu apprendre à aimer l'Occident, avant de commencer tout dialogue, quel qu'il soit. Il y a ici, en Occident, une très grande liberté. Une liberté que souvent nous n'avons pas dans nos pays d'origine, nos pays de tradition orthodoxe, une liberté très souvent incompréhensible et parfois insupportable pour certains de nos fidèles orthodoxes, peut-être parmi vous aussi...

Nous disons : voici une société déchristianisée. Nous ne devons pas oublier cependant que la civilisation occidentale a tout de même des racines chrétiennes. Et quand nous prétendons avoir un message pour l'Occident, nous devons tenir compte de ce qui existe ici. Quand nous parlons de l'Église, n'oublions jamais la véritable Église locale, telle que nous l'aimons tous, la véritable Église locale en Occident, c'est l'Église de Rome. Donc, quand nous voulons apporter notre témoignage, nous devons dialoguer avec ce qui existe, avec la société dont nous faisons partie et avec la chrétienté sur place. Comme l'archevêque d'Albanie l'a dit un jour : nous sommes appelés à présenter le mieux possible à nos frères la lumière, la vérité, dans la mesure où nous en avons fait nous-mêmes l'expérience. Je pense que c'est le sens de notre présence ici.

Et en même temps, nous devons être très prudents quand nous parlons de nos pays orthodoxes, parce que tout ce que l'Occident a vécu comme sécularisme, déisme, la doctrine philosophique de Voltaire, etc. – eh bien, ça a existé aussi dans les pays orthodoxes, et en particulier en Russie. Ce n'est pas une honte, c'est une réalité historique.

Et encore, il faut dire le plus important, une fois de plus : en Occident, nous avons une très grande liberté, et il ne faut pas l'oublier. Nous profitons tous de cette liberté – quotidiennement, sans peut-être même nous en rendre compte... Nous devons en premier lieu épouser cette société qui est la nôtre, aimer cette civilisation, nous en pénétrer, et c'est alors que nous pourrions vraiment rendre témoignage de notre espoir et de notre foi.

Merci à Michel Eltchaninoff : nous avons besoin de philosophes, de théologiens, de saints pour remplir notre mission. Et à la sainteté, nous y sommes tous appelés !

*(Sélection établie d'après des enregistrements.
Les intertitres sont de la rédaction du SOP.)*

Directeur de la publication : père Michel EVDOKIMOV

Rédaction : Jean-Jacques LAHAM, Laurence MUGUET et
Cyrille SOLLOGOUB, avec le concours de
Georges HABET et Raymond RIZK

Réalisation : Olivier LEJEUNE et Serge TCHÉKAN,

Abonnement annuel

	SOP mensuel	SOP + Suppléments
France + DOM	38,00 €	70,00 €
Europe + TOM	42,00 €	86,00 €
Autres pays	48,00 €	98,00 €

Commission paritaire : 1111 G 80948

C.C.P.: 21 016 76 L Paris

ISSN 0338-2478

Tiré par nos soins

Tarifs PAR AVION sur demande

